**Sciences llumaines et Sociales ‘ L2 ‘ « 4eme S »**

Sciences humaines

* Licence Histoire contemporaine
* Licence Philosophie De L'éducation
* Licence PhilosoPhie
* Licence PhilosoPhie Politique
* Licence Sciences de f information et de la communication : Presse écrite
* Licence Sciences de f information et de la communication : Communication et relations Publiques

Sciences sociales

* Licence Anthropologie de la sante
* Licence Sciences de l'éducation : guidance et orientation scolaire
* Licence science de l'éducation : éducation thérapeutique
* Licence Sciences de l'éducation
* Licence Sociologie : sociologie du développement social
* Licence Sociologie : sociologie du travail et de 1'organisation
* Licence Psychologie : psychologie clinique
* Licence Psychologie : psychologie scolaire
* Licence Psychologie : psychologie du travail et de l'organisation
* Licence OrthoPhonie

**Dr : GUENDOUZ A.M**

**Année 2019/2020**

**Qu'est-ce que la sociologie?**

La sociologie est l'étude des relations, actions et représentations sociales par lesquelles se constituent les sociétés. Elle vise à comprendre comment les sociétés fonctionnent et se transforment. Elle s'intéresse aux :

* Rapports individus-société
* Parcours de vie
* Actions sociales tels le travail, la science, les mouvements sociaux
* Groupes sociaux tels les familles ou les réseaux d'amis
* Organisations telles les écoles ou les entreprises
* Sociétés entières dans leurs aspects culturel, technologique, économique, politique
* Enjeux planétaires tels la migration internationale ou l'environnement

**Champs d'application de la sociologie**

La sociologie est une discipline, à savoir, un ensemble de méthodes d'observation, de manières de penser et de cadres d'analyse en évolution qui s'applique à une gamme illimitée de phénomènes sociaux, dont :

* L'identité et la citoyenneté
* L'intégration sociale et la discrimination
* La migration des populations
* Les stratégies d'existence dans les pays en voie de développement
* La transformation des mœurs sociales
* La biotechnologie et d'autres nouvelles technologies
* La renaissance de la religion
* Les transformations dans les conditions de travail
* La santé publique
* La croissance des inégalités sociales
* Les rapports entre le privé et le public
* Les vogues, la mode, la culture populaire

**Que font les sociologues ?**

La collecte et l'analyse des informations pouvant contribuer au changement social :

* Synthèse documentaire
* Entretiens
* Questionnaires
* Sondages
* Récits de vie
* Études de cas
* Groupes de discussions (*focus group*)
* Analyses statistiques
* Analyse de discours
* Évaluation de programmes et de politiques
* Études de besoins
* Coordination de projets
* Consultation
* Rédaction de rapports
* Enseignement postsecondaire
* Publication d’articles et d'œuvres scientifiques

## Délimitation et définitions de la sociologie

Comment définir la sociologie ? Par son objet, ses méthodes ? Il n'existe pas de critères suffisamment précis pour la définir rigoureusement.

### Les enjeux de la définition

Car si au niveau institutionnel, la sociologie est aujourd’hui parvenue au statut de discipline constituée, avec ses méthodes, ses auteurs reconnus et sa propre contribution à la connaissance du social, on ne peut pas dire qu'entre les différents théoriciens, sa délimitation et sa définition fasse l’objet d’un véritable consensus. Comme le fait remarquer [Raymond Boudon](https://fr.wikipedia.org/wiki/Raymond_Boudon) en introduction à « *La logique du social* », « Il est difficile de présenter la sociologie sans citer la boutade de Raymond Aron selon laquelle[[[[1]](#footnote-2)]](https://fr.wikiversity.org/wiki/Introduction_%C3%A0_la_sociologie/D%C3%A9limitation_et_d%C3%A9finitions_de_la_sociologie#cite_note-1) les sociologues ne sont d'accord entre eux que sur un point : la difficulté de définir la sociologie », (Boudon, 1997, p 27).

Il faut en effet admettre qu'entre la définition d'[Auguste Comte](https://fr.wikipedia.org/wiki/Auguste_Comte) l'inventeur du terme - du moins celui qui l'a popularisé -, celle d'[Emile Durkheim](https://fr.wikipedia.org/wiki/Emile_Durkheim), celle de [Max Weber](https://fr.wikipedia.org/wiki/Max_Weber) et celle des penseurs libéraux, il y a généralement un fossé qui peut paraître quasiment infranchissable. Nous ne saurions toutefois réduire ces hésitations à de simples querelles scientifiques, car nous négligerions alors le fait que la définition de la sociologie est « en soi » un enjeu politique et idéologique. Définir la sociologie, lui attribuer une classe de phénomènes, et par là même en exclure d'autres qui ne sont pas de son ressort, ou qui sont considérés comme inexistants, c’est dans le même temps lui assigner un objectif, un domaine d'action et un domaine de pertinence. Bourdieu qui a longuement travaillé sur la question considère par exemple que la définition que le sociologue donne de la sociologie ou des éléments qui entrent dans son champ d'étude n'est jamais neutre, « Lorsqu’il s’arroge le droit (…) de dire les limites entre les classes, les régions, les nations, de décider avec l’autorité de la science, s’il existe ou non des classes sociales et combien, si telle ou telle classe sociale (…), telle ou telle unité géographique, (…) est une réalité ou une fiction, le sociologue assume ou usurpe les fonctions du rex archaïque, investi (…) du pouvoir de regeres fines et de regeres sacra, de dire les frontières, les limites, c’est-à-dire le sacré. » (Bourdieu, 1982, p 12). Est-il anodin à cet égard que Margaret Thatcher, politicienne libérale, qui a avouée s'être grandement inspirée de [Friedrich A. Hayek](https://fr.wikipedia.org/wiki/Friedrich_A._Hayek)[[[[2]](#footnote-3)]](https://fr.wikiversity.org/wiki/Introduction_%C3%A0_la_sociologie/D%C3%A9limitation_et_d%C3%A9finitions_de_la_sociologie#cite_note-2) pour mettre en place sa politique ait déclaré un jour : « Il n’y a pas de société humaine, il n’existe que des individus et des familles »[[[[3]](#footnote-4)]](https://fr.wikiversity.org/wiki/Introduction_%C3%A0_la_sociologie/D%C3%A9limitation_et_d%C3%A9finitions_de_la_sociologie#cite_note-3) ? Définir un phénomène social, le mesurer, c’est lui conférer simultanément une réalité, et donc implicitement une certaine légitimité. En excluant par exemple, l'économie du champ d'étude de la sociologie, on peut omettre, sciemment ou non, tout un ensemble de facteurs ayant trait aux rapports de forces qui se nouent entre les acteurs.

Il faudrait ajouter qu'affirmer qu’il y a un enjeu dans la définition de la sociologie constitue lui-même un enjeu. Le « méta-discours » qui englobe la définition de la sociologie peut lui-même devenir une source de complication. Considérons à cet égard le fait suivant : c’est devenu un lieu commun aujourd’hui d'affirmer que la pluralité théorique et la diversité conceptuelle sont des phénomènes normaux, voire bénéfiques[[[[4]](#footnote-5)]](https://fr.wikiversity.org/wiki/Introduction_%C3%A0_la_sociologie/D%C3%A9limitation_et_d%C3%A9finitions_de_la_sociologie#cite_note-4) en sociologie. Pour soutenir cette idée, on évoque la possibilité d’une incompatibilité entre paradigmes, chaque paradigme proposant une manière différente d'éclairer un problème, ou découvrant lui-même ses propres problèmes. Mais sans contester l’intérêt d’une telle approche, il faut remarquer qu'elle n'a rien d'évident ; elle présuppose même une certaine conception de la connaissance scientifique. Certains auteurs pourraient par exemple être d'avantage enclins à effectuer des synthèses théoriques ou à rapprocher des concepts *a priori* différents en montrant qu’ils décrivent en fait un phénomène similaire. Dans cette direction, le sociologue O. Neurath prônait la constitution d’un « jargon universel », car il regrettait le verbalisme et l'obscurantisme caractéristique des sciences sociales[[[[5]](#footnote-6)]](https://fr.wikiversity.org/wiki/Introduction_%C3%A0_la_sociologie/D%C3%A9limitation_et_d%C3%A9finitions_de_la_sociologie#cite_note-5). [Mario Bunge](https://fr.wikipedia.org/wiki/Mario_Bunge), un épistémologue renommé, formulait lui aussi la même critique (Bunge, 1983, p 163). Adopter une posture relativiste ou rationaliste n'implique donc pas le même type de recherches, et n'autorise pas la même amplitude entre les définitions concurrentes de la sociologie. Je me permets ici de souligner un autre point. Il est à craindre que la posture relativiste que Feyerabend (1989) appelle de ses vœux, malgré les avantages incontestables qu'elle procure à mon sens (diversité, réflexions plus larges, créativité…), serait détournée de ses intentions initiales si elle venait à s'inscrire dans un système universitaire hiérarchisé et cloisonné. Le problème n’est pas anodin, car elle pourrait alors fort bien devenir une sorte de « dogme », dont la finalité serait de permettre aux écoles qui dominent l'institution de parvenir à un compromis entre leurs points de vues respectifs, ceci afin d’éviter des conflits directs. La science passerait alors d’un champ scientifique monopolisée par un seul courant, à un oligopole où quelques courants bien institutionnalisées se partageraient la quasi-totalité des ressources universitaires (enseignements, publications, recrutement, thèses, etc.) et reproduiraient une organisation hiérarchique et uniformisante au sein de leur domaine de compétences[[[[6]](#footnote-7)]](https://fr.wikiversity.org/wiki/Introduction_%C3%A0_la_sociologie/D%C3%A9limitation_et_d%C3%A9finitions_de_la_sociologie#cite_note-6). Bien sûr, dans une telle configuration sociale le mouvement créatif et désordonné que Feyerabend (1979) souhaitait voir émerger dans les sciences serait étouffé dans l’œuf par la structure hiérarchique et formelle de l'enseignement universitaire. Notons que Feyerabend est parfaitement conscient de ce problème puisque dans « *Adieu la raison* » (1989), il s'évertue à montrer que le relativisme dépend pour son existence de la structure sociale sous-jacente. C’est elle qui permet une diversification ou au contraire un appauvrissement des idées. Je ne fais là d'ailleurs que pousser dans ses extrémités le raisonnement de Pierre Bourdieu qui rappelle que « *la critique épistémologique ne va pas sans une critique sociale* », (Bourdieu, 1982, p 10). Soulignons que si ce point de vue affiche clairement sa conception externaliste de la science, (Soler, 2000, p 144), il n'exclut pas pour autant l’existence de déterminants internes à la Science, comme des contraintes fixées par « l'arbitrage du réel » (Bourdieu, 2001, p 137).

Peut-être en raison de cette inscription latente dans le contexte politique et idéologique, la sociologie a eu du mal historiquement à se constituer comme un champ autonome et unifié. Tandis que Marcel Mauss, par exemple la tirait vers l'anthropologie, Durkheim y introduisait volontiers des notions de Droit et de Morale. Max Weber lui, tentait de la réintégrer dans sa dimension historique et économique. Certains auteurs ont aussi pendant longtemps refusé d’en faire une science à part. Certains auteurs marxistes comme par exemple [Karl Korsch](https://fr.wikipedia.org/wiki/Karl_Korsch), refusent ainsi de scinder analytiquement le [marxisme](https://fr.wikipedia.org/wiki/marxisme) en fonction de ses composantes politiques, économiques et sociologiques. Il faut effectivement admettre que la distinction entre la sociologie et les autres sciences sociales est toujours plus ou moins poreuse, et fluctue suivant les courants théoriques. Par exemple, [Anthony Giddens](https://fr.wikipedia.org/wiki/Anthony_Giddens) s'exclame à la fin de « *La constitution de la société* », « Tout comme entre l'histoire et la sociologie, il n'y a aucune différence logique ou méthodologique entre la géographie humaine et la sociologie ! », (Giddens, 1987, p 434). Le message est on ne peut plus clair. Et il n’est pas le seul à penser ainsi[[[[7]](#footnote-8)]](https://fr.wikiversity.org/wiki/Introduction_%C3%A0_la_sociologie/D%C3%A9limitation_et_d%C3%A9finitions_de_la_sociologie#cite_note-7), des économistes comme [Gary Becker](https://fr.wikipedia.org/wiki/Gary_Becker) ou [Herbert Simon](https://fr.wikipedia.org/wiki/Herbert_Simon) ont œuvré de leur côté pour faire sauter les barrières entre la science économique, la sociologie et la psychologie. Bien entendu, leurs positions sont loin de faire l'unanimité, cela d'autant plus que la théorie de Gary Becker, qui réduit une partie des actions humaines (mariage, nuptialité, éducation, etc.) à un calcul de maximisation des choix sous contraintes, est contestée par la majorité des sociologues.

« A major and important idea in Population and Society [i.e. la traduction de Morphologie Sociale de Halbwachs] is that the intangible, attitudinal, mental and cultural phenomena of society evolve out of and are conditioned by the external, material, physical, countable, measurable, and structural aspects ».

*Hamilton, 1961, 183*

**Introduction**

La notoriété de Maurice Halbwachs tient notamment à la multiplicité de ses apports : la sociologie urbaine, de la consommation, des groupes sociaux, la psychologie sociale, le temps et l’espace social sont autant de thématiques marquées par son empreinte. Un autre concept lui est encore redevable : la morphologie sociale. Celle-ci fut introduite par l’école durkheimienne comme la partie de la sociologie traitant du substrat matériel de la société, à la différence de la physiologie sociale qui portait sur l’activité sociale elle-même. Bien qu’aujourd’hui en désuétude, la morphologie sociale a longtemps constitué un courant inspirant pour les sciences humaines et sociales. D’abord présentée par Durkheim (1992 [1894]), elle fut célébrée par Mauss à plusieurs reprises (2002 [1906], 2002 [1927]), détaillée dans les séries de *L’Année sociologique*, et l’ouvrage *Morphologie sociale* de Halbwachs (1938) acheva de favoriser sa diffusion à la postérité.

Cet ouvrage demeure cependant le chant du cygne de ce courant, malgré les efforts de certains, dont Gurvitch (1958), pour rattacher la géographie sociale, la démographie sociale et les sociologies rurale et urbaine à la branche morphologique de la sociologie. En effet, happée par la demande sociale en France ou par le fonctionnalisme outre-atlantique et tirant partie de sa singularité liée au caractère *sui generis* du social, la sociologie exclut peu à peu tout lien entre le social et sa matérialité, son substrat matériel, son environnement physique ou son milieu naturel. Or, l’émergence récente d’une sociologie de l’environnement avançant la nécessité d’étudier les actions réciproques entre les sociétés et le milieu naturel [**[[[8]](#footnote-9)]]**Pour un panorama de ce domaine, lire Boudes, 2008.](https://www.cairn.info/revue-l-annee-sociologique-2011-1-page-201.htm#no1) fournit l’occasion de revenir sur les travaux de morphologie sociale et sur l’apport de Halbwachs.  
Pourtant, si l’approche sociologique de l’environnement est généralement présentée comme l’héritière d’une écologie humaine dite néo-orthodoxe prolongeant celle de Chicago (Dunlap, 1995 [1993] ; Vaillancourt, 1996), l’apport et l’intérêt de la morphologie sociale pour l’histoire et l’heuristique de ce domaine sont absents des discussions. Cet article approfondit cette histoire et reprend le déploiement de la morphologie sociale que propose Halbwachs en dépassant les limites que Durkheim et Mauss lui avaient données. Nous évaluerons la proximité de ce courant avec ceux désormais promus aux rangs de pionniers de la sociologie de l’environnement pour montrer que sans la morphologie sociale, les tentatives de Schnore et Duncan pour prolonger l’approche écologique dans les années 1950 et 1960 n’auraient pu ni s’affirmer ni, par conséquent, permettre les premières avancées de Dunlap ou de Buttel pour « fonder » la sociologie de l’environnement. Ceci permettra de conclure sur l’opportunité de faire de Halbwachs l’un des contributeurs à la construction de ce domaine.

**Halbwachs et la morphologie sociale**

**Origine et postulat de la morphologie sociale**

Durkheim et Mauss ont très tôt donné une place fondamentale à la morphologie sociale. Le premier (Durkheim, 2002 [1909], 13) propose de diviser la sociologie en deux branches complémentaires : la morphologie sociale, qui étudie le substrat matériel de la société, et la physiologie sociale, qui s’intéresse à l’activité sociale, à la vie sociale elle-même. Il définit celle-là comme l’*étude de la société dans son aspect extérieur* [**[[[9]](#footnote-10)]**« [L]e territoire [de la société], ses dimensions, sa…](https://www.cairn.info/revue-l-annee-sociologique-2011-1-page-201.htm#no2). Elle joue « un rôle prépondérant » dans les explications sociologiques à tel point que *« [l]’origine première de tout processus social de quelque importance doit être recherchée dans la constitution du milieu social interne »* (Durkheim, 1992 [1894], 111). Les propositions de Durkheim (1992 [1894], 1897) et la table des matières de la section « Morphologie Sociale » qui apparaît dès le second tome de *L’Année* permettent de rassembler les composantes de ce domaine comme suit :

* les aspects *démographiques*, qui engobent tant la « densité matérielle », le « volume de la société » ou la « masse » des individus. Il s’agit du nombre d’habitant et de leur répartition sur le territoire, mais également du resserrement moral des populations (la « densité dynamique ») et de « la nature et [de] la relation des choses de toutes sortes qui affectent les relations collectives » ;
* les aspects *géographiques*, qui comprennent d’abord les apports de la géographie humaine considérée comme une sous-discipline de la morphologie, l’étendue spatiale de la société, les limites des territoires, le rapport au sol des sociétés, la concentration rural/urbain ;
* les *autres* aspects, qui considèrent principalement les éléments techniques comme les formes des habitats, les voies de communications, ou les modalités d’usage des ressources naturelles.

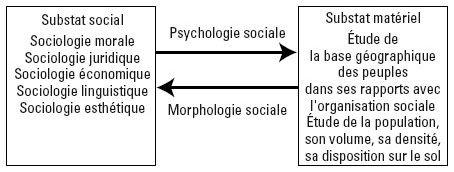
Par ailleurs, alors qu’elle apparaît moribonde aujourd’hui, Durkheim et Mauss donnaient à la morphologie sociale une place autant voire plus importante que celle accordée à la physiologie sociale, et affirmaient que l’origine de la vie sociale se trouvait d’abord inscrite dans le substrat matériel des sociétés. Mauss (2002 [1927], 22) écrit par exemple que :

*« C’est sur cette base solide que doit s’édifier un jour une sociologie complète. Et cette base très large, de masses et de nombres, peut être graphiquement figurée, en même temps que mathématiquement mesurée. La morphologie sociale est donc l’une des parties de la sociologie les plus compactes ; elle peut donner les conclusions les plus satisfaisantes pour l’esprit. »*

Et c’est encore Mauss qui inscrit définitivement la morphologie sociale comme domaine autonome, comme partie nécessaire de la sociologie, avec sa contribution sur « Les variations saisonnières des Eskimos », sous-titré « essai de morphologie sociale ». Il la définit comme

*« [La] science qui étudie non seulement pour le décrire, mais aussi pour l’expliquer, le substrat matériel des sociétés, c’est-à-dire la forme qu’elles affectent en s’établissant sur le sol, le volume et la densité de la population, la manière dont elle est distribuée ainsi que l’ensemble des choses qui servent de siège à la vie collective ».*

(Mauss, 2002 [1906], 6)



***Figure I***

Ces définitions ne doivent pas masquer une seconde vocation de la morphologie sociale aux yeux de Durkheim et Mauss : celle d’*annexer* d’autres disciplines à commencer par la géographie ou pour le moins de poser une véritable barrière entre les limites matérielles des phénomènes sociaux et le déploiement de la géographie humaine sur le terrain du social [**[[[10]](#footnote-11)]**« C’est un fait connu que Durkheim a lancé le thème de la…](https://www.cairn.info/revue-l-annee-sociologique-2011-1-page-201.htm#no3). En effet, dans le débat opposant géographes et sociologues pour l’étude du substrat matériel des sociétés, de leur rapport au sol et de l’influence du facteur tellurique en général, les sociologues ne masquaient pas leur désir d’inféoder les approches géographiques portées par Ratzel et Vidal de la Blache au projet d’une science sociologique générale – comme ils souhaitaient le faire également pour l’histoire et la psychologie sociale notamment. Les durkheimiens cherchaient également à « “sociologiser” le champ des travaux géographiques » (Fixot, 1997, 243) pour bénéficier d’une part de la reconnaissance institutionnelle de ceux-ci [**[[[11]](#footnote-12)]**Cf. les récits de Lévi-Strauss (1947 [1945], 515-516) qui…](https://www.cairn.info/revue-l-annee-sociologique-2011-1-page-201.htm#no4).

Le débat, cependant, tourna court : Durkheim, une fois la protection cognitive permise par la morphologie sociale et la reconnaissance relative de sa discipline, se désintéresse de ce courant et de cette controverse, tout comme Vidal de la Blache, de son côté, s’en éloigne, à tel point que ni les sociologues ni les géographes n’achèvent la réflexion commencée et que « la querelle de la morphologie sociale entre les vidaliens et les durkheimiens montre [surtout] les faiblesses théoriques de chacune des deux disciplines » (Fixot, 1997, 255). Mauss suit le même élan que son oncle : bien que désireux de prolonger la morphologie sociale, comme il l’explique dans sa proposition de (re)découpage de la sociologie en 1927, il laisse à d’autres le soin de traiter ces questions, non sans avoir d’abord intégré ses travaux sur le substrat matériel des sociétés dans une réflexion plus large sur le symbolisme et le caractère englobant des faits sociaux.

Il est vrai, également, qu’après la mort de Durkheim et l’orientation ethnologique de Mauss, la sociologie doit cibler ses luttes. Elle confirme son importance dans l’étude de la vie sociale, tenant ses positions face à l’histoire, la psychologie et la psychologie sociale, mais l’analyse des bases matérielles de la société demeure une entreprise paradoxale. Si Mauss voit la morphologie comme une moitié primordiale de la sociologie, évoquant « la grande place qu’elle occupe dans nos esprits » (Mauss, 2002 [1927], 12) et faisant d’elle la base solide à partir de laquelle devait s’édifier une sociologie complète (*ibid.*, 22), il insiste autant sur la difficulté d’agencer entre elles les disciplines composant cette morphologie (*ibid.*, 6). Bien qu’il revienne souvent sur les détails de ces sous-disciplines morphologiques et de leurs orientations pour affirmer leur nécessaire prise en compte, il perd de vue leur unité et leur généralisation pour n’en faire que des éléments hétéroclites à partir desquels le sociologue doit s’obliger à figurer la société dans l’espace, les nombres, et le temps (*ibid.*, 31). De plus, la morphologie sociale est finalement confrontée aux mêmes critiques que celles que les sociologues portaient à la géographie. Quand cette dernière est attaquée pour sa généralisation du déterminisme tellurique, on se demande dans quelle mesure la morphologie sociale peut rendre compte de l’entière vie sociale [**[[[12]](#footnote-13)]**On trouve un tel raisonnement chez Bouglé (1938 [1935], 72) :…](https://www.cairn.info/revue-l-annee-sociologique-2011-1-page-201.htm#no5).  
En somme et en s’inspirant de Lakatos (1994), on peut dire que la morphologie sociale a joué un rôle de « ceinture protectrice » : la sociologie a protégé son « noyau dur » des postulats qui la mettaient en danger. Elle s’est aménagée un espace de discussion pour répondre à la mise en question de la prédominance du social par les tenants des substrats biologique et géographique.

**Halbwachs et la morphologie sociale**

Ce n’est qu’en 1938 que paraît l’ouvrage de référence de ce domaine, sous la plume de Halbwachs qui embrasse et minimise tout à la fois les critiques et points faibles attribués à ce courant. Dans sa *Morphologie Sociale*, l’auteur propose d’abord une définition en quatre points des « structures ou formes de la société » (Halbwachs, 1938, 7) :

* « la façon dont la population se distribue à la surface du sol » (*ibid.*, 7) ;
* les différences de genre, de composition par sexe et âge, qui rappellent que « [l]es sociétés humaines ne sont pas seulement en contact avec la matière. Elles sont elles-mêmes des masses vivantes et matérielles » (*ibid.*, 11) ;
* la conscience que la société prend d’elle-même, la réalité de la vie psychologique ;
* les formes matérielles des organes de la société, de ses institutions.

Halbwachs ajoute une seconde distinction, partageant la morphologie sociale entre morphologie « au sens large » et morphologie *stricto sensu*, distinction qui vient s’ajouter à la complexité de la définition initiale mais qui rend compte de l’ambition première de ce courant. Le « sens large » rassemble les formes matérielles des sociologies particulières et doit être rattachée à l’héritage géographique de la morphologie sociale. Halbwachs détaille ainsi la morphologie religieuse à partir des cartes des pratiquants ou de celles des institutions religieuses ; la morphologie politique, plus complexe, qu’il définit comme « l’étude des divers systèmes de gouvernement et d’administration dans leurs rapports avec les formes extérieures des groupes auxquels ils s’appliquent » (*ibid.*, 31) [**[[[13]](#footnote-14)]**« Platon, poursuit Halbwachs (ibid., 31-32), […] préoccupé…](https://www.cairn.info/revue-l-annee-sociologique-2011-1-page-201.htm#no6) ; et la morphologie économique, enfin, qui a trait certes aux formes de productions et aux techniques, mais surtout à « l’étendue dans l’espace de ces entreprises du commerce, de l’industrie, de l’agriculture, avec la masse des hommes qui gravitent autour d’elles » (*ibid.*, 46).

La morphologie sociale *stricto sensu* est une démographie. Cette dernière doit être étudiée pour elle-même car elle est une science sociale particulière. Le sociologue nous plonge alors dans une histoire et une géographie de l’accroissement de la population mondiale ; dans une étude sur la densité de population dans les grandes villes ; une autre sur les mouvements migratoires comme faits sociaux ; sur le sexe et l’âge ; la natalité, la nuptialité et la mortalité ; le renouvellement des générations. Il termine par une critique du rapport malthusien entre population et subsistance, avançant que le lien biophysique entre fécondité humaine et rendement de la terre doit également, sinon surtout, être analysé socialement, et précisément économiquement avec la loi de l’offre et de la demande.

Halbwachs conclut sur l’importance des réalités matérielles des sociétés et de leurs institutions, et insiste sur la nécessité de lier l’analyse morphologique à l’analyse physiologique : « Puisqu’il n’est aucune des sociétés qui n’ait une forme matérielle, la morphologie sociale les embrasse toutes, et on pouvait en entreprendre l’étude en passant en revue toutes les sections principales de la sociologie » (Halbwachs, 1938, 185).

À partir de ces morphologies spécifiques le sociologue dégage des formes et des mouvements dans l’espace, ce que Halbwachs traduit par cette loi :

*« En d’autres termes, tout fonctionnement collectif a des conditions spatiales. […] C’est en ce sens que toutes les morphologies particulières, en tant qu’études des formes et des mouvements matériels des sociétés, se rejoignent dans ce que nous avons appelé la morphologie stricto sensu, qui se confond avec la science de la population ».*

(*ibid.*, 189)

Cette orientation rappelle l’intérêt de Halbwachs pour l’objectivation statistique et la nécessité de penser la population humaine dans un milieu à la fois social et matériel [**[[[14]](#footnote-15)]**« Toute population humaine doit être replacée dans un milieu à…](https://www.cairn.info/revue-l-annee-sociologique-2011-1-page-201.htm#no7), et l’on peut se demander, avec Lenoir (1997), si Halbwachs n’était pas davantage démographe que sociologue, question que la récente réédition de son *Point de vue du nombre* (2005 [1936]), contribution clairement démographique, invite à poser encore.

Ces entremêlements entre sociologie, géographie et démographie sont pourtant les véritables signes d’un complet embrassement de la morphologie sociale et de son heuristique. C’est d’ailleurs parce qu’il a su « la replacer dans un champ interdisciplinaire où la sociologie n’est pas hégémonique mais assurément partenaire » que Halbwachs doit être considéré comme le « [v]éritable inventeur de la morphologie sociale » (Jonas, 1997, 27). Ainsi, l’analyse démographique du volume et la densité des populations s’accompagnent chez lui d’un intérêt pour les conditions spatiales et, bien entendu, sociales de ces populations, et sa *Morphologie sociale* (1938) revendique sinon l’interaction entre ces trois facteurs dans l’ensemble des phénomènes sociaux, du moins la nécessité de recourir aux facteurs spatiaux et matériels en plus de ceux strictement sociaux pour expliquer les dynamiques de population :

*« Puisque [celles-ci] ne s’explique[nt] point par un jeu de forces purement mécaniques et physiques*, conclut-il (1938, 203)*, il faut bien que le groupe règle et dirige lui-même, par l’opinion, par les coutumes, ces changements de sa forme et de sa structure. Le pourrait-il, s’il ne connaissait à chaque moment le milieu spatial, la disposition des objets qui l’entourent, s’il ne se percevait lui-même aussi de façon continue, dans son volume et ses déplacements ? »*

Ce constat laisse penser que, *mutatis mutandis*, la morphologie sociale est tout à fait pertinente pour l’analyse des rapports contemporains entre nature et société, qui associent clairement ces facteurs (Boudes, 2008). D’ailleurs, l’ensemble des travaux de Halbwachs, en tant que figure incontournable de la morphologie sociale, entretient d’évidentes homologies dans sa pensée avec d’autres courants à l’origine de l’approche sociologique contemporaine de l’environnement.

***II. La ville, forme sociale***

[***Yankel Fijalkow***](https://www.cairn.info/publications-de-Yankel-Fijalkow--367.htm)

*Dans*[***Sociologie des villes***](https://www.cairn.info/sociologie-des-villes--9782707177056.htm)[***(2013)***](https://www.cairn.info/sociologie-des-villes--9782707177056.htm)*, pages 20 à 42*

La répartition des activités et des lieux de pouvoir, les séparations entre les espaces résidentiels et économiques, les formes d’habitation et de peuplement sont l’expression de la société, de ses normes, valeurs, habitudes.  
Tous ceux qui interviennent dans la production de l’espace se sont interrogés sur la manière dont celui-ci renforce ou détruit les groupes sociaux qui y résident ou vont y habiter. L’un des pionniers de la sociologie urbaine, Maurice Halbwachs, indique que « la société s’insère dans le monde matériel, et la pensée du groupe trouve dans les représentations qui lui viennent de ses conditions spatiales un principe de régularité et de stabilité » [1938, édition de 1970, p.  13]. Une relation réciproque entre la cohésion des groupes sociaux et l’espace produit par la société s’établit. Après avoir étudié, selon la théorie de Halbwachs, les rapports entre l’intégration des groupes sociaux et la ville, nous vérifierons cette conception dans trois espaces contemporains  : les grands ensembles, la zone pavillonnaire, le centre ancien traditionnel.  
En 1909, Maurice Halbwachs soutient une thèse de droit qui devient une pierre fondatrice de la sociologie urbaine  : Les Expropriations et le prix des terrains à Paris (1860-1900). En 1913, sa thèse de sociologie (La Classe ouvrière et les niveaux de vie. Recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines) le désigne comme spécialiste des budgets ouvriers.

|  |
| --- |
| Morphologie sociale (1938): Avant-propos par Maurice Halbwachs |

Une édition électronique réalisée à partir du livre de Maurice Halbwachs, Morphologie sociale, publié en 1938. Paris : Librairie Armand Colin, 1970, 190 pages. Collection : U 2. Notre stagiaire, [Mme Méliza Grenier](http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/stagiaires_.html#Anchor-En-27666), stagiaire finissante en bureautique du Cégep de Chicoutimi, a réalisé, en mars 2001, l'édition électronique de ce texte.  
  
 AVANT-PROPOS  
 Par Maurice Halbwachs  
  
La vieille démographie, appelée autrefois statistique de la population, la géographie humaine, la science des faits économiques qui suit dans l'espace et le temps l'évolution des établissements industriels et ruraux : de tout ce qu'elles nous apportent il y a beaucoup à retenir, pour l'étude que nous abordons ici, et qui portera sur les structures matérielles des groupes et des populations. Cependant, on est tout de suite frappé de ce que les faits et notions s'y présentent, sinon en désordre, du moins en ordre dispersé, de ce qu'on n'aperçoit pas ce qui fait l'unité de leur ensemble.  
  
Durkheim s'est inspiré d'une vue plus systématique. Il proposait d'appeler morphologie sociale une étude qui porterait sur la forme matérielle des sociétés, c'est-à-dire sur le nombre et la nature de leurs parties, et la manière dont elles-mêmes sont disposées sur le sol, et, encore, sur les migrations internes et de pays à pays, la forme des agglomérations, des habitations, etc. L'auteur des Règles de la méthode sociologique, qui recommandait d'étudier les réalités sociales « comme des choses », devrait attribuer une importance particulière à ce qui, dans les sociétés, emprunte davantage les caractères des choses physiques : étendue, nombre, densité, mouvement, aspects quantitatifs, tout ce qui peut-être mesuré et compté. C'est de cette définition que nous sommes parti.  
  
Il nous est apparu tout de suite qu'il y a une morphologie sociale au sens large, puisque toutes les sociétés, famille, église, état, entreprise industrielle, etc., ont des formes matériel-les. Mais tous les faits et caractères morphologiques relevés dans les cadres des sociologies particulières, nous les avons vus, aussi, se replacer et s'intégrer dans les faits de population, objet de la morphologie sociale stricto sensu. Ceux-ci, — et c'est un point sur lequel nous aurons beaucoup à insister — sont à étudier en eux-mêmes, indépendamment de tous les autres faits sociaux, comme un ensemble homogène, et qui se suffit.  
  
Au reste, la science de la population elle-même, ainsi entendue, est bien une partie, et une partie essentielle, de la science sociale. Car on est obligé de s'y placer au point de vue sociologique. Il y a sans doute une démographie mathématique, et une démographie biologique. Nous sommes loin d'en méconnaître l'intérêt. Mais elles portent sur les seuls aspects de la réalité qui se prêtent à l'application de leurs méthodes, et qui, certainement, n'en sont pas le tout, ni, pensons-nous, l'essentiel. Nous avons tenté, pour notre part, de mettre en lumière, derrière les faits de population, des facteurs sociaux, qui sont en réalité des facteurs de psychologie collective, mal aperçus jusqu'ici, et sans lesquels, cependant, la plupart de ces faits demeureraient pour nous inexpliqués.

### La variabilité du contenu des définitions de la sociologie

Il semble donc que des problèmes récurrents apparaissent dès qu'on tente de définir l’objet de la sociologie. Si nous ouvrons le dictionnaire Hachette, elle est définie ainsi : « Science qui a pour objet l'étude des phénomènes sociaux humains ». Cette définition en appelle instantanément une autre. Car en effet, qu'est-ce que le social ? Toujours dans le même dictionnaire, le social se réfère à ce « qui concerne la vie en société, son organisation ». Dernier renvoi : la société se définit comme « L'état des êtres qui vivent en groupe organisés », ou bien comme un « ensemble d'individus unis au sein d’un même groupe par des institutions, une culture, etc. ». Avec de telles définition, il n’est pas aisé de séparer la sociologie d'autres disciplines voisines comme l'économie ou la géographie puisque les phénomènes sociaux incluent les phénomènes économiques et sont fort heureusement inscrits dans une réalité géographique[[8]](https://fr.wikiversity.org/wiki/Introduction_%C3%A0_la_sociologie/D%C3%A9limitation_et_d%C3%A9finitions_de_la_sociologie#cite_note-8). À bien y réfléchir, il apparaît donc indéniable que les frontières de la sociologie sont difficiles à définir et que sa délimitation varie suivant les courants théoriques. Au xixe siècle d'ailleurs, les penseurs en sciences sociales définissaient souvent la sociologie en opérant une vaste réorganisation des disciplines scientifiques (Comte, Spencer…). Mais même de nos jours, il est possible de s'en rendre compte par une simple analyse du contenu de la sociologie. Admettons que nous définissions la sociologie comme l'étude des cultures humaines. Devons-nous y intégrer les objets et techniques qui les composent ? La question n’est pas triviale puisque les anthropologues ou les sociologues définissent la culture de manière assez différente. Je cite quatre définitions de la culture qui me semblent intéressantes à ce sujet, car complémentaires :

1. La culture, ou civilisation (…), c’est ce tout complexe qui comprend le savoir, la croyance, l'art, le droit, la morale, la coutume, et toutes les autres aptitudes et habitudes acquises par un homme en tant que membre d’une société. (Tylor, 1871).
2. Cet héritage social est le concept clé de l'anthropologie culturelle. On l'appelle d'ordinaire la culture (…). la culture comprend de techniques, des objets fabriqués, des procédés de fabrication, des idées, des mœurs et des valeurs hérités. (Malinowski, 1931).
3. La culture, c’est la manière de vivre d’un groupe. (Maquet, 1949).
4. La culture peut être considérée comme cette part de l'environnement qui est la création de l'homme. (Kluckohn, 1949)[[9]](https://fr.wikiversity.org/wiki/Introduction_%C3%A0_la_sociologie/D%C3%A9limitation_et_d%C3%A9finitions_de_la_sociologie#cite_note-9).

On voit bien à travers ces définitions que la culture est tour à tour définie de manière très différente. Certains insistent surtout sur les comportements humains, tandis que d'autres n'hésitent pas à y intégrer l'environnement technique[[10]](https://fr.wikiversity.org/wiki/Introduction_%C3%A0_la_sociologie/D%C3%A9limitation_et_d%C3%A9finitions_de_la_sociologie#cite_note-10).

Les sociologues proposent donc diverses définitions du contenu de la sociologie. Durkheim veut par exemple en faire la science qui étudie les faits sociaux, c'est-à-dire des manières de faire, de penser, de sentir, fixées ou non, qui exercent sur l'individu une contrainte extérieure. L’idée qui sous-tend sa définition est alors qu’il existe tout un systèmes de règles plus ou moins invisibles qui guident nos pratiques les plus diverses : façons de s'habiller, de consommer, de penser et de se suicider. Tout cela compose une somme de comportements réguliers, socialement déterminés que le sociologue a pour tâche de mettre à jour et d'analyser. Mais un autre auteur comme Georg Simmel insiste lui d'avantage sur le rôle des interactions sociales. Il définit alors la sociologie comme la science des actions réciproques ou des formes propres de la vie sociale. Les formes de la vie sociale étant pour simplifier, les conflits, les solidarités et les associations, etc. Raymond Boudon dans une perspective beaucoup plus individualiste prend l'acteur individuel comme atome social de l'analyse et comme cadre analytique les systèmes d'interaction, notion qui peut inclure une large catégorie d'éléments physiques et sociaux. Enfin, les ethnométhodologues s'attachent d'avantage à décrire les façons dont les acteurs confèrent une signification à leur environnement social et à leurs propres pratiques, ainsi que les méthodes qu’ils utilisent pour les orienter, les transformer et les ordonner. À cet égard, comme les classifications utilisées par les acteurs pour appréhender leur environnement social sont prises autant au sérieux que celles des sociologues[[11]](https://fr.wikiversity.org/wiki/Introduction_%C3%A0_la_sociologie/D%C3%A9limitation_et_d%C3%A9finitions_de_la_sociologie#cite_note-11), [Harold Garfinkel](https://fr.wikipedia.org/wiki/Harold_Garfinkel) va jusqu'à nier la différence entre « sociologie professionnelle » et « sociologie profane ». Dès lors, la définition de la sociologie s'en trouve complètement chamboulée. Car le programme de recherche lancé par Garfinkel sape l’idée même d’une sociologie professionnelle qui jouirait d’une large autonomie. De plus, selon lui, la définition de la sociologie étant toujours contextualisée et indexicalisée, il est vain d’en rechercher une définition universelle et stable, et d’une manière générale, la tentative des sciences sociales d’épurer le discours de son caractère indexical débouche sur une régression à l’infini. Nous pourrions continuer encore longtemps à énumérer une liste de définitions concurrentes… Tel n’est pas notre objectif mais soulignons tout de même que certains auteurs peuvent aller jusqu'à nier la pertinence de certains concepts. À titre d'exemple, la notion de groupe, fondamentale en psychologie sociale est contestée par certains psychologues et sociologues. Tel est le constat de Didier Anzieu et Jacques-Yves Martin qui montrent qu’il existe une forte résistance épistémologique au concept de groupe. Ils citent à cet égard G. Poulet (1963), « La notion de groupe est inexistante pour la plupart des sujets. Le groupe est éphémère, dominé par le hasard, seules existent les relations individuelles » (Anzieu et Martin, 1994, p 19). On voit dès lors que la définition de l’objet de la sociologie dépend largement de la position épistémologique et idéologique des auteurs.

**5.2 Production de l’espace et cohésion des groupes sociaux :**

Délaissé durant prés d’un siècle, le terme de cohésion sociale bénéficie depuis une vingtaine d’années d’un retour en vogue dans la plupart des nations occidentales. Organismes internationaux, Union européenne, ministères l’ont mis au rang de leurs objectifs politiques ou de leurs préoccupations en lieu et place de termes tels que paix sociale et réduction des inégalités. L’Unesco a promu ce terme en mars1995, à Copenhague, au sommet mondial pour internationaux. Le retour de cette notion dans le vocabulaire politique ne s’accompagne cependant d’aucun effort de définition précis .Un examen de la littérature qui lui est consacrée montre bien que, malgré ou grâce ç son imprécision, son invocation vise à résoudre un large schématiquement qualifier de théorique et de pratique. Au niveau de questionnement qu’on peut la genèse de la cohésion sociale, son sens originel et son évolution jusqu’à sa signification implicite actuelle, ainsi qu’à son champ sémantique et quelque concepts voisins tels que solidarité et capital social. Sur le plan de la pratique, on examine ses implications dans différents domaines ou elle se joue actuellement : politique européenne, mobilité sociale, inégalités, reconnaissance , ségrégation spatiale , représentation politique notamment.

**5 .3 La ville et le lien social Lieux de résidence et appartenances sociales :**

Si les banlieues ont longtemps focalisé – jusqu’à presque la monopoliser – la réflexion sur la cité appréhendée du point de vue des conditions et des rapports sociaux, des études récentes ont élargi ce même questionnement à la ville tout entière. Ainsi, Anne Wyvekens présente les résultats des investigations relatives aux deux types de configuration urbaine que sont la périurbanisation et la gentrification, configurations l’une et l’autre productrices de différenciations socio-spatiales. Elle fait part aussi des analyses concernant les causes et les conséquences de ces ruptures du tissu urbain. C. F.

***III / La ville, un ou des modes de vie***

[***Yankel Fijalkow***](https://www.cairn.info/publications-de-Yankel-Fijalkow--367.htm)

*Dans*[***Sociologie des villes***](https://www.cairn.info/sociologie-des-villes--9782707196361.htm)[***(2017)***](https://www.cairn.info/sociologie-des-villes--9782707196361.htm)*, pages 45 à 72*

La ville évoque couramment un rassemblement d’univers et de cultures différents. Certains discours la présentent comme le creuset d’une civilisation métissée, néanmoins caractérisée par des habitudes communes, un mode de vie.  
Si le niveau de vie mesure, en économie, la capacité d’achat des ménages, le mode de vie renvoie aux habitudes de consommation socialement constituées par un groupe relativement homogène et intégré. Dès le début du siècle, sociologues et géographes constatent que le mode de vie se construit en interaction avec l’environnement. L’homme s’adapte à son milieu, qui résulte à son tour de l’action humaine. La ville n’échappe pas à cette règle : elle est un « milieu écologique » entraînant, en raison de la diversité et de la densité des populations, des conditions de vie spécifiques. Mais, alors qu’elle devrait susciter un modelage, une unification des comportements, les sociologues de l’école de Chicago observent au contraire une multiplication des petits groupes d’appartenance, un développement des excentricités, voire des déviances.  
Comment en est-on arrivé à ce constat paradoxal ? Dans quelle mesure les recherches de l’école de Chicago sont-elles utilisables aujourd’hui face aux questions de l’« intégration » de populations modestes et immigrées, de la « ségrégation dans la ville », de l’« explosion des violences urbaines » ? Ce chapitre s’attachera en premier lieu à découvrir les « aires morales » de Chicago décrites par les premiers sociologues urbains américains…

***IV / La ville, une organisation politique***

[***Yankel Fijalkow***](https://www.cairn.info/publications-de-Yankel-Fijalkow--367.htm)

*Dans*[***Sociologie des villes***](https://www.cairn.info/sociologie-des-villes--9782707196361.htm)[***(2017)***](https://www.cairn.info/sociologie-des-villes--9782707196361.htm)*, pages 73 à 92*

L’organisation des transports et des services, le traitement des quartiers, la construction et l’attribution de logements, la planification d’équipements, la préservation de sites naturels, la protection contre les nuisances, les procédures d’utilité publique constituent les principaux objets de la politique urbaine. Le droit fixe les règles de fonctionnement des entités administratives qui gèrent ces questions. Mais les sociologues considèrent que cette matière ne dispose pas de tous les outils permettant d’aborder les problèmes urbains relatifs aux territoires et aux services collectifs. Ceux-ci impliquent une diversité d’institutions, hétérogènes du point de vue des normes juridiques, des types d’acteurs et de leurs stratégies professionnelles. Le sociologue s’intéresse au travail collectif d’élaboration de la décision publique, à la manière dont les pouvoirs des élus, des techniciens, des habitants, des experts, des entreprises publiques s’agencent, bref au « gouvernement de la ville ». Comment se fabriquent les décisions urbaines ? Qui y participe ? Que veut dire avoir droit de cité ? Comment une communauté peut devenir active et décider ?  
Face à ces questions qui engagent celle, plus large encore, de la démocratie, les sociologues ont répondu de trois manières différentes selon la façon dont ils appréhendent l’urbain et la politique urbaine de leur époque. Dès 1921, Max Weber décrit les conflits de légitimité entre les groupes sociaux et professionnels voulant s’attribuer le monopole de la gestion de l’économie politique urbaine…

**Bibliographie :**

* <https://socio.umontreal.ca/departement/quest-ce-que-la-sociologie/>
* <https://fr.wikiversity.org/wiki/Introduction_%C3%A0_la_sociologie/D%C3%A9limitation_et_d%C3%A9finitions_de_la_sociologie>
* <https://www.cairn.info/revue-l-annee-sociologique-2011-1-page-201.htm#no1>
* [https://www.cairn.info/sociologie-des-villes--9782707177056-page-20.htm#](https://www.cairn.info/sociologie-des-villes--9782707177056-page-20.htm)
* <http://classiques.uqac.ca/classiques/Halbwachs_maurice/morphologie/morphologie_avant_propos.html>
* Anne Wyvekens. Lieux d’habitat et appartenances sociales. Les Cahiers français : documents d’actualité, La Documentation Française, 2005. ffhal-02319580
* Pierre Boisard. La cohésion sociale à l’ère de la mondialisation. Droit social, Librairie technique et économique, 2008, pp.1225-1231. ffhalshs-00401256f
* [https://www.cairn.info/sociologie-des-villes--9782707196361-page-45.htm#](https://www.cairn.info/sociologie-des-villes--9782707196361-page-45.htm)
* [https://www.cairn.info/sociologie-des-villes--9782707196361-page-73.htm#](https://www.cairn.info/sociologie-des-villes--9782707196361-page-73.htm)

1. Raymond Aron, « *Dix-huit leçons sur la société industrielle* », (1962, p 13). [↑](#footnote-ref-2)
2. Hayek fut un économiste libéral autrichien qui a développé, comme Joseph Scumpeter une réflexion s'étendant bien au delà des frontières de l'économie. Ces apports à la théorie du social ont été particulièrement importants. Il a notamment cherché à mettre en place une théorie sur la formation et le maintien des règles. Ajoutons pour finir, qu’il faisait partie de ces auteurs qui considérait que les sciences sociales ne peuvent être détachées du corps doctrinaire qui les sous-tend. [↑](#footnote-ref-3)
3. Citée par Teddy Golsmith dans « L'écologiste », (2004, no 12, p 22). [↑](#footnote-ref-4)
4. Je reprends ici une discussion classique entre les positions relativistes de la science et les positions rationalistes. [↑](#footnote-ref-5)
5. Source : Jacques Hermann, « Les langages de la sociologie », (1988, p 13). [↑](#footnote-ref-6)
6. Sur cette dynamique de l'organisation sociale des différents idéologies, doctrines ou courants, on peut se référer à Berger et Luckmann, (2003, p 168-169). On peut également y intégrer l'approche d'[Anselm Strauss](https://fr.wikipedia.org/wiki/Anselm_Strauss) sur les mondes sociaux (Strauss, p 77 et p 83-86). [↑](#footnote-ref-7)
7. Voir à ce sujet « *Les épistémologies constructivistes* », (1999, p 8) de Jean-Louis Le Moigne. [↑](#footnote-ref-8)
8. Pour un panorama de ce domaine, lire Boudes, 2008. [↑](#footnote-ref-9)
9. « [L]e territoire [de la société], ses dimensions, sa configuration, la composition de sa population qui se meut sur la surface sont naturellement des facteurs importants de la vie sociale ; c’en est le substrat et, de même que, chez l’individu, la vie psychique varie suivant la composition anatomique du cerveau qui la supporte, de même les phénomènes collectifs varient suivant la constitution du substrat social. » (Durkheim, 2002 [1909], 11).

   [↑](#footnote-ref-10)
10. « C’est un fait connu que Durkheim a lancé le thème de la morphologie sociale en vue de mettre sous le contrôle de la sociologie un certain nombre de disciplines des sciences humaines et de l’espace telles que l’ethnologie, la géographie, l’histoire et la démographie, en leur proposant un regroupement thématique » (Jonas, 1997, 22). Et l’auteur de rappeler que le terme d’« annexion » était déjà utilisé par König (1972 [1967]). [↑](#footnote-ref-11)
11. Cf. les récits de Lévi-Strauss (1947 [1945], 515-516) qui compare la position des sociologues à celle « d’une mère assistant avec orgueil aux premiers pas de ses jeunes enfants et leur prodiguant ses conseils » et de Febvre (1922, 24-25) qui donne l’avantage au « petit groupe d’excellents travailleurs qu’Émile Durkheim avait su constituer autour de lui ». Sous l’apparente transcription désintéressée que propose Febvre, d’aucuns y voient une stratégie d’isolement des géographes face aux sociologues, ceci dans le but d’empêcher tout rapprochement entre ces disciplines et de préférer l’antique dynamique du lien entre histoire et géographie, quitte à éloigner encore celle-ci d’une heuristique aussi prometteuse que le rapport au sol des sociétés (cf. Dosse, 1987, 74-76 ; Fixot, 1997, 249-250). [↑](#footnote-ref-12)
12. On trouve un tel raisonnement chez Bouglé (1938 [1935], 72) : « À noter d’ailleurs que la morphologie sociale une fois constituée, si elle devait, ayant embrassé dans sa totalité le substrat matériel des sociétés, essayer de fournir une explication totale de ce qui s’y passe, risquerait de tomber sous les mêmes reproches que les sociologies naguère ont adressés à la géographie. La connaissance de ce que M. Mauss propose d’appeler l’anatomie des sociétés ne saurait rendre compte à elle seule de leur physiologie. » Se rappelant Durkheim qui « protestait contre la psychologie matérialiste qui croirait réduire le mouvement des idées au mouvement des cellules » (ibid., 72-73), Bouglé réaffirme que la morphologie ne saurait expliquer totalement la physiologie et surtout que la physiologie a une certaine indépendance vis-à-vis des déterminismes qu’elle subit, que les représentations collectives sont relativement autonomes et par-là qu’elles ne se laissent pas réduire à la morphologie sociale. [↑](#footnote-ref-13)
13. « Platon, poursuit Halbwachs (ibid., 31-32), […] préoccupé d’assurer la stabilité de l’État […], fixait le nombre des citoyens […]. Rousseau, dans son Contrat social, remarquait qu’il doit y avoir un rapport entre l’étendue du territoire et la forme du gouvernement […]. Montesquieu consacrait tout un livre de l’Esprit des lois au sujet suivant : des lois dans le rapport qu’elles ont avec le nombre des habitants. » [↑](#footnote-ref-14)
14. « Toute population humaine doit être replacée dans un milieu à la fois social et matériel » (ibid., 155). [↑](#footnote-ref-15)